

« Est-ce que ça marche ? » À propos du *tasfih*, rituel protecteur de la vertu des jeunes filles tunisiennes[□]

Ibtissem Ben Dridi

Cet article part d'une ethnographie réalisée en 2001 en Tunisie : celle d'un rituel magique nommé *tasfih*. Ce rite, présenté au départ comme protecteur de la virginité féminine envers et contre tout rapport sexuel, a montré au fil du terrain un autre visage : celui d'un compagnon facétieux, permettant licence en préservant vertu. L'occasion m'est ici donnée de revenir pas à pas sur le déroulement de cette enquête ethnographique, mais aussi sur les réactions en chaîne qu'a suscitées la présentation ultérieure des matériaux recueillis. Ces dernières, émanant aussi bien de médecins que de journalistes, politiques ou bloggers tunisiens, se sont cristallisées autour d'une question centrale fort déroutante pour un ethnologue : « Est-ce que ça marche ? » Un retour réflexif sur ces réactions et sur le terrain initial permettra d'interroger les pratiques et les discours produits autour du *tasfih* et de la norme virginale ainsi que leur portée heuristique pour la compréhension de la Tunisie contemporaine.

De fil en aiguille, retour sur un terrain maghrébin

Les conditions de l'enquête

L'enquête initiale s'est déroulée au sud-ouest de la Tunisie dans la région de Gafsa, en milieu rural et urbain. Dans un but comparatif, des entretiens ont également été menés à Tunis, aussi bien dans des quartiers populaires que dans des quartiers plutôt aisés. Travailler sur un rite relevant du domaine de l'intimité sexuelle peut susciter quelques appréhensions de départ. Comment arrive-t-on à parler de sexe sur un terrain maghrébin ? La porte d'entrée choisie pour débiter l'enquête fut celle du médical. La fréquentation de cabinets médicaux, du planning familial de l'Office national de la famille et de la population (ONFP), et des dispensaires qui lui étaient liés, permit diverses rencontres, aussi bien avec du personnel médical et paramédical qu'avec des femmes de tous âges venues consulter. Ces lieux où les questions corporelles et sexuelles allaient de soi, offraient une première possibilité de dialogue. Mon appréhension fut plus grande lorsque, au fil des rencontres, je fus invitée à passer quelque temps dans un petit village de la région de Gafsa où ma venue surprenait quelque peu. Pour y faciliter mon intégration, on me recommandait à une personne que nous appellerons Halima. Quand je vis arriver cette femme, je me dis que mon terrain en ce lieu était d'ores et déjà compromis : talons aiguilles, pantalon moulant, blouson cuir noir, ongles rouges, couches multiples de maquillage...le tout surplombé par une crinière de blonde décolorée savamment maîtrisée par un brushing fort professionnel. Un de mes interlocuteurs la surnommait joliment « Flash ». Sa voix rauque de fumeuse donnait la touche finale au tableau. Une question me traversa tout de suite l'esprit : « Qu'est-ce que je vais faire de *Flash* ? » La réponse me fut très vite donnée : « Elle va t'accompagner de maison en maison pour que tu poses tes questions. » C'est ainsi que je pus faire le deuil des conseils méthodologiques souvent dispensés aux étudiants et jeunes chercheurs. Loin de l'attitude exemplaire d'un ethnologue sur son terrain, Halima interrogeait les gens avec une douceur toute relative. La réserve initiale des personnes interrogées l'exaspérait et elle ne manquait pas de les brusquer pour qu'enfin ils s'expriment. Elle aimait bien recourir à l'argument de ma double nationalité de franco-tunisienne qui me permettait selon elle, non seulement de dialoguer en arabe, mais aussi d'avoir la mentalité « libérée » des occidentaux : « Avec elle, tu peux

[□] Pré-print de l'article publié en 2010 in *L'Année du Maghreb*, Volume VI, Dossier « Sexe et sexualités au Maghreb : essais d'ethnographies contemporaines », CNRS EDITIONS, p. 93-116.

tout dire. » Et effectivement, les langues se délièrent... Une explosion de paroles succéda à une attitude de contenance. Au bout d'une semaine, je pouvais établir une cartographie sexuelle complète du village : qui couchait avec qui ? , combien telle personne avait d'amant(e)s à son actif ?, qui était zoophile quand sa femme ne voulait pas ?... Et Halima de me dire : « Tu nous as fait une révolution ici ; depuis que tu es là, on ne parle plus que de ça ! » Si la plupart des personnes rencontrées parlaient surtout de la sexualité des autres, certaines se sont tout de même livrées à de véritables confessions à cœur ouvert. Grâce à cet intermédiaire hors pair et aux entretiens effectués dans un cadre plus médical, je récoltais de nombreux témoignages sur le *tasfih* et le vécu des sexualités tunisiennes, à commencer par le rapport à la virginité.

Les mots pour dire la virginité et sa perte

Qu'on soit en milieu urbain ou rural, l'impératif de chasteté préconjugale est prégnant. L'établissement d'un certificat de virginité prénuptial, l'exhibition d'une chemise marquée du sang virginal de la nuit de noces, peuvent en être, en fonction des milieux, des implications sociales. Trouvant sa source dans une prescription religieuse¹, cet impératif est également soutenu par une certaine éducation sexuelle et un vocabulaire commun nommant la virginité et sa perte. En effet, l'idée que toute jeune fille est vierge est implicite à travers notamment la manière dont elle est nommée. On parle d'une *shia*, terme qui signifie littéralement « celle qui garde son *sha* », c'est à dire son hymen. À l'inverse, une jeune fille dont on sait qu'elle a perdu sa vertu sera davantage désignée sous le terme de *m'kasrâ* ou de *m'fasdâ*. Le premier terme fait référence à quelque chose de « cassé », de « détruit », et se rapporte en général à un objet ; tandis que le deuxième évoque plutôt quelque chose d'« abîmé », d'« altéré », et peut se rapporter tant à un objet qu'à une préparation culinaire. Ainsi une personne affublée de ces vocables n'est-elle plus considérée par la société comme étant à même de « servir » ou d'être « consommée ».

Malgré la présence d'usages langagiers fort évocateurs, de préceptes coraniques et de principes éducatifs affirmant une obligation de chasteté pré-maritale, la vertu féminine ne semble pas garantie. C'est dans ce contexte culturel que prend place le rituel du *tasfih*.

« Je suis un mur, et le fils d'autrui est un fil »

Littéralement, le terme de *tasfih* signifie « ferrure² » et désigne par analogie une manière de protéger la virginité des jeunes filles. Cette association a été prolongée par une de mes interlocutrices évoquant le *tasfih* comme des chaussures que l'on porte pour se protéger des blessures. Cette protection fait l'objet d'une première phase rituelle, qui se déroule avant la puberté des petites filles (entre 6 et 10 ans) et repose sur deux précautions touchant tant la gent féminine que masculine : sous son action, la jeune fille devient en effet impénétrable et tout homme s'approchant d'elle perd sa puissance sexuelle. L'acte sexuel pré-marital, volontaire ou forcé, n'est donc théoriquement plus possible. À la veille des noces, une seconde phase rituelle permet à chacun de retrouver ses capacités sexuelles. Ainsi le rituel fait-il se succéder un temps de « fermeture » et un temps d'« ouverture » de la sexualité. Ces deux étapes s'accompagnent de paroles magiques qui se doivent d'être correctement prononcées afin d'en assurer l'efficacité. Elles sont exécutées par une femme pouvant être une matrone, ou plus simplement une personne de l'entourage de la fillette engagée dans le rituel : sa mère, une tante, une grand-mère, une voisine... Quelle qu'elle soit, il a paru impératif à mes interlocutrices qu'elle soit une personne de confiance et de bonnes mœurs ; qu'elle représente, en somme, une personne de vertu. Le *tasfih* n'est en aucun cas un rite de passage obligatoire par lequel passe l'ensemble des petites filles maghrébines, mais plutôt un rituel qui se déroule dans la sphère du privé, et dont

¹ Voir par exemple le verset 31 de la sourate XXVI intitulée « Les croyants ».

² La ferrure désigne l'opération par laquelle on ferre un cheval, ou en d'autres termes par laquelle on garnit ses sabots de fers afin de les protéger.

l'accomplissement est principalement lié aux choix de l'entourage féminin de ces dernières³. Les raisons invoquées aux petites filles pour justifier un tel acte sont en général la bonne réussite scolaire ou la bonne santé. Elles n'apprendront que plus tard sa réelle signification. Dans le cadre de mon terrain tunisien, j'ai pu observer le *tasfih* tant en milieu rural qu'en milieu urbain⁴. Il en existe plusieurs variantes techniques tels par exemple le « *tasfih* au cadenas », le « *tasfih* aux oiseaux », le « *tasfih* au métier à tisser » ou encore le « *tasfih* aux scarifications ». Ces deux derniers modes opératoires, fréquemment rencontrés lors de l'enquête, feront ici l'objet d'une brève description⁵.

Le tasfih au métier à tisser

La première étape de cette variante se déroule lorsqu'une femme vient de finir une pièce tissée et qu'elle a coupé les derniers fils retenant l'ouvrage. Elle appelle alors la petite fille pour qu'elle vienne enjamber l'ensouple inférieure du métier à tisser, avec, le plus souvent, le pied droit en avant. Elle lui fait ensuite ingérer un raisin sec ou une datte et lui fait prononcer une formule magique, impliquant son impénétrabilité et l'impuissance sexuelle de tout homme désireux de l'approcher :

« Je suis un mur, et le fils d'autrui est un fil »
« *Ana h'it', weld ennas khit'* »

L'intégralité de l'opération sera renouvelée 7 fois avant que l'on considère que la petite fille est « fermée » jusqu'au mariage.

La veille des noces, on procède à la phase d'ouverture. Si la personne ayant officié au temps de fermeture est décédée, il paraît important que la remplaçante porte le même prénom. La future mariée peut réitérer l'enjambement du métier à tisser de la même façon que pour la première phase ou avoir recours à un procédé distinct : un des fils du métier à tisser – plus précisément le fil de la lisse⁶ – est coupé, et sert à mesurer son corps du sommet du crâne jusqu'aux talons. Ce fil est ensuite brûlé dans une petite coupelle et mélangé à du miel. La future mariée ingère alors cette composition, et prononce les mots d'ouverture suivants :

« Je suis un fil, et le fils d'autrui est un mur »
« *Ana khit', weld ennas h'it'* »

En se faisant la réplique inverse de la formule de fermeture, ces mots suggèrent la disposition de la jeune femme à être déflorée par l'homme, muni à présent de toute sa capacité sexuelle. Si, malgré l'exécution d'un des procédés évoqués, on n'arrive pas à « ouvrir » la jeune femme et qu'elle demeure impénétrable le soir des noces, il existe une autre forme d'ouverture, présentée comme une méthode infailible. Il s'agit de faire prendre un bain purificateur à la future mariée par-dessus les outils du métier à tisser démontés et disposés sur le sol pour l'occasion. Une fois le bain terminé, la jeune femme mange 7 raisins secs ou dattes et prononce les mots d'ouverture précédemment évoqués. Ce dernier procédé est quelquefois exécuté d'emblée pour mettre fin à tout doute sur l'efficacité du rituel d'ouverture.

Le métier à tisser, au centre de cette version du *tasfih*, possède une valeur symbolique qui n'est ici pas anodine. De par la technique de tissage qu'il induit, il est avant tout un outil où les fils

³ Il n'existe aucun document statistique pouvant donner une idée de l'ampleur de la pratique.

⁴ Le *tasfih* se pratique également en Algérie et au Maroc. On le nommera *tesfah*, *teskar* ou *r'bat* en Algérie et *tqaf* au Maroc.

⁵ Pour de plus amples détails sur les variantes techniques du rituel, voir Ben Dridi (2004).

⁶ Ce fil solide constitué de nœuds et utilisé sur la perche des lisses du métier à tisser, est nommé en dialecte tunisien *khit' ennira*.

se nouent. Aussi est-il considéré comme « un réservoir de forces magiques⁷ » en rapport étroit avec la « magie des nœuds »⁸ dont l'usage s'avère particulièrement répandu dans la sphère des relations amoureuses (Basset, 1922, p. 152). Les forces magiques attribuées au métier à tisser peuvent être tant malfaisantes que bienfaites. Ce double aspect a été abondamment illustré par Pierre Bourdieu : « Le caractère dangereux du métier à tisser [...] se trouve renforcé par les propriétés attachées à certaines de ses parties, comme le fil de la lisse, objet ambivalent, qui, évoquant la coupure et le nœud, est employé dans des rites de la magie maléfique aussi bien qu'à des fins prophylactiques » (Bourdieu, 1980, p. 433)⁹. L'aspect maléfique ou blessant du métier se perçoit aisément au travers du lien qu'il entretient avec la virilité masculine. Indépendamment du rituel, signalons que tout individu de sexe masculin est maintenu à l'écart d'un métier qu'on monte ou démonte, sous peine d'en devenir impuissant. Mais quand il s'agit de l'appliquer aux jeunes filles nubiles, cette magie des nœuds se fait protectrice. La symbolique de protection du métier a été mise en avant par Pierre Bourdieu¹⁰, mais également par Claude Lefébure, qui explore dans un sens large les résonances sémantiques du métier à tisser dans les cultures maghrébines. Cette exploration s'avère féconde vis-à-vis de la symbolique de notre rituel en ce qu'elle révèle certaines composantes liées au métier à tisser tels que la rigidité et la droiture, la protection et l'honneur, la fécondité et la maternité (Lefébure, 1978). Ces aspects se retrouvent pour la plupart, dans la symbolique du côté droit et des aliments ingérés. En effet, le côté droit, par lequel il est préférable d'enjamber le métier à tisser, représente le côté protecteur, bénéfique et vertueux¹¹ ; quant aux aliments ingérés durant le rituel, ils sont fréquemment présents dans les cérémonies connexes au mariage, et sont tous symboles de fécondité et prospérité¹². Notons pour finir la symbolique quasi-universelle du chiffre 7, apparenté au sacré et à la perfection¹³.

Le tasfih aux scarifications

Une partie de ces éléments porteurs de sens est également présente dans le *tasfih* aux scarifications. Lors de la première phase rituelle, l'opératrice fait 7 petites scarifications de la grosseur d'une piqûre d'aiguille, à la naissance du genou droit de la petite fille. Elle presse ensuite légèrement sur les incisions afin d'en faire sortir quelques gouttelettes de sang, puis elle roule dans le sang émis par chaque incision, 7 raisins secs ou 7 dattes. À chaque fois qu'un raisin sec ou une datte est trempé dans une des incisions, la petite fille qui l'ingère prononce les mots de fermeture précédemment évoqués, ou les paroles suivantes¹⁴ :

« Sang de mon genou, ferme mon petit trou »
« *Dam rkibti sakir nqibti* »

Il convient par la suite de frotter sur les incisions du noir de fumée, qui restera fixé sur le genou par une bandelette de tissu jusqu'au lendemain, afin qu'un tatouage indélébile formé de 7 points

⁷ Si cela est vrai pour l'ensemble des pays du Maghreb, c'est également le cas dans l'imaginaire occidental. Voir Basset (1922) et Sébillot (1894).

⁸ « Faire un nœud est l'action par excellence pour arrêter, pour empêcher, quelque chose [...]. Les nœuds influent sur tout évènement important de la vie : lors d'une naissance, d'un mariage, il est, chez une foule de peuples, interdit de faire des nœuds, d'en porter, même de croiser ses jambes » (Doutté, 1994 [1908], p. 87).

⁹ Dans le même ordre d'idées, Marçais et Guiga (1925, p. 369) écrivent à propos de la chaîne et des ensouples du métier à tisser : « Ce sont des armes à deux tranchants qui, suivant les circonstances, blessent ou protègent ceux qui les manient ».

¹⁰ Voir Bourdieu (1972) et particulièrement la page 47 où il lie cette protection au *tasfih*.

¹¹ Voir Bourdieu (1972 et 1980).

¹² Voir Skhiri (1990) et Chebel (1995).

¹³ Voir entre autres références Chebel (1995).

¹⁴ On pourra également demander à la petite fille d'appuyer son genou contre le mur en même temps qu'elle prononce les formules magiques.

gris-vert apparaisse. On parvient ainsi à ce que Claude Chippaux nommerait une « scarification tatouée » (Chippaux, 2002, p. 489).

La phase d'ouverture arrivée, l'opératrice fait de nouveau 7 scarifications au genou droit de la jeune femme, y trempe 7 raisins secs ou dattes et fait prononcer les mêmes paroles d'ouverture que pour le *tasfih* au métier à tisser, ou celles-ci :

« Sang de mon genou, ouvre mon petit trou »
« *Dam rkibti h'il nqibti* »

Après les avoir prononcé à 7 reprises, le *tasfih* est enfin délié, et la jeune femme est prête pour sa nuit de noces.

Le genou, élément nouveau de cette variante du *tasfih*¹⁵, représente dans le symbolisme corporel musulman « le siège et le symbole de la force » (Cohen, 1928, p. 205). Ainsi désigne-t-on « un gaillard vigoureux » par l'expression « un homme à gros genoux¹⁶ » (Galand-Pernet, 1970, p. 260)¹⁷. Marcel Cohen évoque un rapprochement possible entre le genou et « le membre viril » et cite Harri Holma qui fait également le lien entre le genou *rukba* et le pubis, la vulve, *rakab(un)* (1928, p. 203-205)¹⁸. Cette association donne une teinte sexuelle à la force physique caractérisant le genou, et éclaire certaines expressions tunisiennes qualifiant un homme impuissant : on dira de lui qu'« il a mal aux genoux », que « ses genoux sont vides », ou que « ses genoux sont tombés ». Ainsi le *tasfih*, en scarifiant le genou, entame-t-il cette force physique et sexuelle. Le temps de l'ouverture venu, le genou reprend de sa vigueur et se fait sans doute symbole de « force procréatrice » et « bonne famille »¹⁹.

Les deux modes opératoires du *tasfih* ainsi décrits font donc appel à des éléments riches en sens, qui sont autant de symboles faisant écho aux vertus féminines (chasteté, fécondité) et masculines (virilité) attendues par la société.

Quelque chose « qui tient »

Au-delà du déroulement technique et du langage symbolique du rituel, il a été un domaine où mes interlocuteurs se sont montrés particulièrement loquaces : les notions d'efficacité et de protection. Me démontrer cette efficacité a en effet été leur préoccupation première : « Faut dire, la vérité, c'est quelque chose “ qui tient ”. » Le *tasfih* a su faire ses preuves à plusieurs occasions, à commencer par la nuit de noces. Les histoires faisant la description d'hommes déçus par une mariée qu'on a oublié de rouvrir ou qu'on a mal rouverte sont innombrables. Écoutons le témoignage de cette femme, ouvrière à Gafsa :

« La veille de mon mariage, on m'a fait manger le miel et on a cru qu'on m'avait ouverte, mais je suis restée 5 soirs consécutifs sans être sereine : il était un fil !... Donc après, ils m'ont amené tous les objets du métier à tisser dans une brouette, et je me suis lavée dessus... Et ça s'est enlevé, c'est-à-dire je me suis ouverte... J'avais donc dit à mon mari : “ si tu n'as pas pu, c'est peut-être parce que j'étais *msafha*²⁰ ”. »

De par cette efficacité démontrée, centrée principalement sur l'atteinte de la virilité masculine, le *tasfih* représente une sécurité à toute épreuve, au point qu'il permettrait à une jeune

¹⁵ Élément également présent dans la version du *tasfih* aux oiseaux et du *tasfih* au cadenas.

¹⁶ *Bu-rukba* en dialecte tunisien.

¹⁷ Mes remerciements vont à Claude Lefébure pour m'avoir indiqué les écrits de Marcel Cohen et Paulette Galand-Pernet.

¹⁸ Dans le même ordre d'idée, le verbe *rkab*, monter, chevaucher, a sans doute une racine linguistique similaire à *rukba*.

¹⁹ Voir Galand-Pernet (1970, p. 261-262). Voir également Marçais et Jelloûli, (1933, p. 5) qui indiquent l'expression arabe « fille de la cuisse et du genou » dans l'acception « fille de bonne famille ».

²⁰ Adjectif qualifiant une jeune fille ayant subi le rituel du *tasfih*.

filles de pouvoir passer toute une nuit dans une caserne militaire ou dans la rue, sans qu'un seul homme ne la touche : « On nous disait : “ Comme ça, si vous traînez dans la rue et qu'un garçon vous tourne autour, vous ne risquez rien... Il ne vous « abîmera » pas”. Enfin ! Moi j'y croyais et j'en étais heureuse ! ». C'est dire que « ce rituel est réel : celui qui le fait n'a plus peur du tout ! » (Propos d'une femme au foyer à Tunis). Cette nécessaire protection est souvent corrélée à une mobilité grandissante des filles :

« Moi et mes sœurs étions les premières de la famille à aller à l'école à l'époque... Et donc les gens ont dit à mon père : “ Maintenant, tes enfants vont aller à l'école, soit tu les en empêches, soit tu leur fais le *tasfih* ”. C'était une garantie pour pouvoir entrer dans la société en étant tranquille. Comme ça, si les gens médisaient, il leur répondait qu'on était *msafhin*²¹ et qu'il n'avait pas peur pour nous. » (Propos d'une femme exerçant la médecine à Tunis).

Dans le même ordre d'idées, une ouvrière de Gafsa se félicite d'avoir pensé au *tasfih* quand sa fille était petite :

« Comme ça, quand ma fille est partie à Jerba pour faire des études dans le tourisme, j'étais tranquille pour elle... Et les gens me disaient : “ Oh ! Ta fille travaille dans le tourisme, comment tu la laisses partir ? etc, etc...” Et moi, mon cœur était froid ! J'étais confiante à un point, je te jure... Et en plus, non seulement je lui avais fait le *tasfih* à ma fille, mais je l'avais aussi très bien élevée... Donc j'étais confiante à 100%. »

Si on se fie à ces premiers discours sur le *tasfih*, le rite garantit en toute situation l'impossibilité d'un contact sexuel. Mais dès lors que l'on mène la recherche plus avant, que les entretiens se font plus longs, et que la confiance entre l'ethnologue et ses interlocuteurs grandit, les mêmes discours se métamorphosent et laissent petit à petit entrevoir un nouvel espace d'expression du rituel.

Transgresser en toute virginité

Le *tasfih* a ses défaillances, et la rue est quelques fois le théâtre d'un viol : certains hommes parviennent à pénétrer la jeune fille *msafha* en raison d'une puissance sexuelle qualifiée comme trop forte pour être annihilée par le rituel. Cela peut nous apparaître comme une preuve de l'inefficacité du rituel, mais il n'en est rien pour nos interlocuteurs ; car là où est prouvée l'efficacité du *tasfih*, c'est dans la protection qu'il fournit à la jeune fille au niveau de son hymen. En effet, le rituel empêcherait en toute situation la déchirure de ce dernier, qui resterait dur comme un mur. Une assistante sociale du gouvernorat de Gafsa nous raconte :

« C'est le cas d'une fille de 17 ans en 6^{ème} année secondaire²² : elle est tombée enceinte sans perdre sa virginité, grâce au *tasfih* que sa maman lui avait fait quand elle était petite. On l'a fait avorter dans le privé, par césarienne pour qu'elle garde sa virginité. Maintenant elle poursuit ses études en septième année secondaire : elle est en bonne santé et vierge. »

À partir de là, nous comprenons que le *tasfih* peut être utilisé pour des relations consentantes et consenties. Un médecin généraliste exerçant dans un cabinet privé de la banlieue de Tunis, conforte cette utilisation :

« Les jeunes filles viennent me voir en me disant : “Docteur, je suis fiancée et je vais me marier bientôt, je sais que ma mère va me ramener pour vérifier ma virginité, pour obtenir un

²¹ Pluriel de *msafha*.

²² Équivalent de la seconde dans l'enseignement français.

certificat de virginité. Je veux vérifier d'abord moi-même. Bon, j'ai eu des rapports sexuels mais, puisque je suis *msafha*, je n'ai jamais eu de saignement et donc je pense que je suis vierge". »

Ainsi le *tasfih* accompagnera-t-il souvent les fillettes que l'on soupçonne de devenir des jeunes filles attirantes ou légères : « Le *tasfih*, c'est pour les filles légères... Quand on prend un médicament, ce n'est pas pour rien... Le *tasfih*, c'est pareil ! » (Propos d'une assistante sociale du gouvernement de Gafsa). Cette possibilité d'utilisation du *tasfih* peut expliquer le choix de certaines jeunes filles qui, engagées dans une relation amoureuse au cours de laquelle elles ont peur de perdre leur vertu, décident de leur propre initiative de subir le *tasfih*. Une matrone réputée pour sa bonne exécution du *tasfih*, me confie : « Beaucoup de filles ont recours au *tasfih* aujourd'hui. J'ai des filles du lycée qui viennent me voir, sans même l'avis de leur mère ». Une réserve est cependant émise : vu l'âge « avancé » de ces jeunes filles, ce n'est pas dit que le rituel « tienne ».

En étant finalement plus protecteur de l'hymen lui-même que d'un contact sexuel, le *tasfih* va être utilisé par extension, comme un moyen de contraception par certaines jeunes filles croyant être également protégées d'une éventuelle grossesse. Une jeune tunisoise de 25 ans, tombée enceinte lors de son adolescence malgré les auspices du rituel, témoigne de cette réalité :

« Le *tasfih* induit en erreur la plupart des jeunes filles qui l'ont subi : elles croient qu'elles sont protégées... Donc elles ne font pas du tout attention à leur virginité... Elles sortent avec qui elles veulent... Elles n'ont pas peur, elles ont l'impression qu'elles ne prennent aucun risque. Elles disent : "Moi je suis *msafha*... Je n'ai pas peur... Je peux faire ce que je veux...", et ce n'est pas vrai, elles se trompent. »

L'enquête sur le thème des moyens de contraception effectuée par le Centre de médecine scolaire et universitaire de Tunis, lors du mois de Décembre 2000, rejoint cette idée : Les enquêteurs ont été surpris par certaines lycéennes qui utilisaient le *tasfih* comme moyen de contraception et pour qui toute autre prophylaxie paraissait incongrue. Le rapport élaboré à l'issue de l'enquête se centre toutefois davantage sur le risque de perdre sa virginité plutôt que sur celui d'une grossesse, et note qu'un des objectifs à atteindre au niveau de la prévention sexuelle est de « lever les fausses idées sur les pratiques traditionnelles qui, quelle que soit l'agression, préserveraient l'intégrité de l'hymen ».

Malgré les discours qui sont tenus de prime abord sur le rituel, tant du point de vue des interlocuteurs sur le terrain que du point de vue de quelques chercheurs ayant travaillé sur le sujet, le *tasfih* ne semble donc pas « supprimer la capacité sexuelle de la jeune fille » (Skhiri, 1990, p. 105). Maintes fois repris, l'épisode du viol a été une entrée en matière sans doute moins compromettante qu'un acte sexuel consenti et assumé, pour dévoiler le *tasfih* sous un jour nouveau : celui d'un compagnon permettant d'avoir des relations sexuelles pré-maritales tout en gardant un hymen intact pour le soir des noces. La virginité se trouve ici liée à l'intégrité d'une partie corporelle plutôt qu'à une absence de relations sexuelles. Il ne s'agit donc pas tant de sexualité que d'anatomie ; et le rituel permet, selon toute vraisemblance, de transgresser la norme en toute virginité. Si ce rituel ne concerne pas toutes les jeunes filles tunisiennes, et que son utilisation licencieuse n'est pas générale, le *tasfih* n'en est pas moins révélateur d'une certaine réalité sociale. Réalité sociale où il existe certes une norme culturelle forte – la norme virginale – mais où il existe aussi des moyens pour la contourner. Le *tasfih* en est un, et il rejoint en cela d'autres pratiques, telles que l'hyménorrhaphie²³, l'utilisation de remèdes produisant un effet de virginité (crèmes astringentes resserrant le vagin, ovules libérant un liquide rouge...) ou encore l'utilisation d'un sang fictif sur la chemise nuptiale²⁴.

²³ L'opération consiste à recréer un hymen intact en confectionnant des points d'attache qui relient les berges déchirées et permettent à la jeune mariée de saigner le soir des noces.

²⁴ Pour plus de précisions sur ces pratiques, voir Ben Dridi (2004).

Du maléfice à la protection

L'évolution de l'utilisation sociale du rituel peut être interrogée en fonction des documents dont on dispose. Les textes les plus anciens faisant mention du *tasfih* sont, globalement, écrits entre 1900 et 1925²⁵. En fonction des auteurs, l'usage diffère : l'un est semblable à celui rencontré sur le terrain et protège théoriquement la virginité de la jeune fille avant ses noces ; l'autre vise à la mettre à l'abri d'un maléfice survenant le soir des noces²⁶. Dans cette deuxième acception, le *tasfih* est lié au *r'bat*. Le *r'bat* est l'équivalent du « nouement de l'aiguillette » du monde occidental²⁷. L'homme en est souvent victime le soir de ses noces, et la manière de contrecarrer ce sort est de « s'appliquer un *r'bat* préventif destiné à rendre inopérante toute autre opération de *r'bat* et [qu'on] demeure maître de détruire à l'heure voulue. » (Khaznagi, 1977, p. 80). Le rite préventif est en général réalisé quelques jours avant le mariage, et s'annule juste avant la nuit de noces. En se faisant le pendant du *r'bat*, le *tasfih* est défini dans cette littérature du siècle dernier comme suit :

« Par l'effet d'un maléfice, la femme devient inapte aux rapports sexuels en sorte que toute tentative d'un homme auprès d'elle est vouée à un échec. Pour écarter ce danger, la fiancée s'applique une ferrure [*tasfih*] préventive, destinée à en rendre inopérante toute autre (car « ferrure sur ferrure ne vaut ») et qu'elle demeure maîtresse d'abolir à son heure » (Marçais et Guiga, 1925, p. 395).

Les deux rites sont donc ici totalement symétriques dans leur principe, mais la fermeture de la femme est disjointe du nouement de l'homme²⁸. Aujourd'hui, le *tasfih* ne peut plus être évoqué sous cet angle : toutes les variantes techniques décrivent deux phases, dont la première est faite à un âge où il n'est pas concevable de parler de maléfice pré-marital. Quant à l'impuissance de l'homme, elle se trouve, au travers des formules magiques, jointe à la fermeture de la jeune fille, et on ne saurait l'assimiler à un *r'bat*. En effet, si les deux actions ont la même conséquence, différente en est la cause et la destination : le *r'bat* est un maléfice exercé par une personne malveillante à l'égard d'un homme en particulier, contrairement à l'atteinte provoquée par le *tasfih* qui ne vise pas un homme en particulier, mais n'importe lequel, du moment qu'il s'approche d'une jeune femme *msafha*.

À partir des années 1970, les écrits évoquent unanimement l'usage du rituel comme une protection de la virginité des jeunes filles²⁹, mais aucun n'évoque une possible utilisation licencieuse. Cela ne paraît pas lié à une spécificité du milieu interrogé mais tient plus vraisemblablement à une divergence dans la manière d'aborder l'objet d'étude : Rares sont les textes exclusivement consacrés au *tasfih*. Ils n'y font en général qu'une brève allusion, au détour d'un article ou d'un chapitre d'ouvrage portant plus globalement sur la sexualité au Maghreb. Quand bien même le développement est plus conséquent, c'est souvent une description technique et/ou symbolique du rituel qui est privilégiée, au détriment d'une enquête de terrain

²⁵ Pour la Tunisie, voir Gobert (1924) ainsi que Marçais et Guiga (1925). Pour l'Algérie et le Maroc, voir Doutté (1994 [1908]). Pour le Maroc, voir Mouliéras (1899), Westermarck (1921 [1914]) et Basset (1922).

²⁶ Ces deux usages se côtoient pour une même localité et une même période d'étude. Le premier usage est exécuté sur des modes similaires à ceux décrits précédemment.

²⁷ Le terme arabe de *r'bat* trouve sa racine dans le verbe *rabata*, nouer, lier. L'homme qui se trouve privé de sa virilité est dit *marbût*, noué, lié. Il existe d'innombrables manières de nouer l'aiguillette. Voir pour exemples Doutté (1994 [1908]) et Khaznagi (1977).

²⁸ Les textes sont peu prolixes sur le déroulement technique du rituel dans cette acception. Rien n'est dit sur la manière de procéder au maléfice. Quant au *tasfih* préventif, il paraît reposer sur une méthode similaire à celle décrite pour le *tasfih* protecteur, dans sa variante au métier à tisser, ou plus rarement, dans sa variante au cadenas. Les formules magiques soutenant les actes ne sont pas mentionnées.

²⁹ Pour la Tunisie, voir Skhiri (1977 et 1990), Ben Miled (1985), Labidi (1989). Pour l'Algérie, voir Belguedj (1966), Bourdieu (1972), Chebel (1995 [1988]), Ferhati (2007) et Moussa (2009). Pour le Maroc, voir Naamane Guessous (1992).

interrogeant les personnes dans leur pratique. Or, si on se cantonne à une étude technique ou symbolique du *tasfiḥ*, le rite se fait effectivement censeur de toute sexualité pré-maritale. Comme nous avons pu le voir précédemment, tout y concourt : éléments utilisés, formules prononcées, aliments ingérés, parties du corps concernées. Une perspective qui n'est pas dépassée par les écrits les plus récents : Datant des années 1990 et 2000, ils émanent exclusivement d'auteurs maghrébines qui se placent dans une optique de dénonciation de la condition féminine au maghreb, dans laquelle le rituel se fait élément d'oppression parmi d'autres et non élément de transgression. Une exception tout de même, Soumaya Naamane Guessous, qui écrit à propos de la *mtaqfa*³⁰ marocaine :

« La jeune fille est parfois convaincue que désormais aucune force ne pourra avoir raison de son hymen ; elle finit donc par accepter de se faire pénétrer par son partenaire, et perd son pucelage en restant persuadée d'être encore vierge. Si un médecin vient à constater sa défloration, elle s'indigne : “ ce n'est pas possible, je suis *mtaqfa* et mon hymen est toujours en place ” » (1992, p. 192).

Aller au-delà de l'élaboration d'un système symbolique, s'intéresser à la manière dont le rituel est dit et pratiqué, permet de restituer le champ de ses usages possibles. Restitution qui révèle l'ambiguïté du rapport à la sexualité et à son contrôle dans la société maghrébine, et offre une image autrement plus dynamique de la femme que celle « qui accepte son sort avec résignation » (Labidi, 1989, p. 66). Le *tasfiḥ* témoigne ainsi d'une réalité sociale beaucoup plus contrastée que ne voudraient le faire croire deux images couramment véhiculées dans les écrits et les discours : d'un côté, l'image d'une femme opprimée, privée de liberté sexuelle car soumise à des normes religieuses et sociales implacables ; de l'autre, l'image d'une femme émancipée et seule actrice de sa sexualité. Si la première image est souvent le fruit de discours orientalisants ou féministes, la deuxième est plutôt liée à une certaine frange bourgeoise de la population maghrébine et à certains milieux politiques, dont la volonté est de faire la démonstration d'un pays moderne et progressiste, prônant la liberté de la femme et renvoyant dans le passé tout élément socioculturel à connotation archaïque.

Ce deuxième type de discours m'a tout particulièrement été donné à entendre au moment de la réception de mon étude sur le *tasfiḥ* en Tunisie. Les réactions tunisoises suscitées par la présentation des données recueillies ont été étonnamment nombreuses. Qu'elles aient émané de médecins, journalistes, politiques ou bloggers, elles ont toutes été révélatrices d'un vécu complexe des sexualités enchâssé dans un rapport tourmenté aux traditions et à la modernité. C'est un moment où à ma grande surprise, le terrain a continué³¹.

Le *tasfiḥ* : rituel magique validé par la science ou rituel archaïque ?

En quête d'une trame scientifique

Le médical s'interroge

C'est en Janvier 2004, dans le cadre d'un cycle de conférences du Cercle de la santé et de la reproduction, que j'ai pour la première fois exposé les résultats de mon ethnographie. Ce cycle était organisé par l'ONFP, avec lequel j'avais travaillé sur le terrain. Au vu de la thématique des conférences, le propos était axé sur la manière dont les jeunes filles utilisaient le *tasfiḥ* dans leur vie sexuelle. L'assistance était principalement composée de personnel médical et paramédical, mais à ma grande surprise, ce n'est pas l'usage social du *tasfiḥ* dans la société qui les intéressait,

³⁰ Equivalent marocain de *msafha*.

³¹ Je tiens à préciser que cette réflexivité ne se veut nullement égocentrée, et qu'elle n'a d'intérêt que dans la mesure où elle nous éclaire davantage sur la culture étudiée que sur l'anthropologue lui-même.

mais bel et bien son efficacité. Ainsi la question centrale du public était-elle : « Est-ce que ça marche ? » En un sens, ce questionnement éclairait le titre déroutant de l'intervention, donné à mon insu : « Le *tasfih* : réalité et croyances. » Et cela éclairait également la raison de la présence d'un pédopsychiatre à mes côtés lors de la communication. Car il s'agissait d'essayer de voir si l'efficacité du rituel sur certaines jeunes filles demeurées indéflorables n'était pas due à des causes psychologiques plutôt qu'à des facteurs magiques, et si elles ne souffraient pas, plus « raisonnablement », d'un vaginisme³² induit par effet de suggestion. Cette double présence n'a cependant pas porté les fruits sans doute escomptés : le pédopsychiatre n'est pas intervenu sur l'efficacité psychologique supposée du rituel, mais sur l'importance d'un tel dispositif dans la société tunisienne pour donner une certaine liberté à la femme. Me cantonnant quant à moi au point de vue émique, les personnes de l'assistance ont conclu que mon travail était sérieusement lacunaire et la question centrale évincée. Ainsi fallait-il se rendre à l'évidence : bien qu'ayant globalement affaire à un autre milieu que celui dont étaient issues les personnes que j'avais précédemment interrogées, l'interrogation sur l'efficacité du rituel restait la même. Une interrogation qui, en tant qu'anthropologue me paraissait incongrue, mais qui ne l'avait pas été pour mes interlocutrices. En effet, ces dernières m'expliquaient souvent que la réussite du rituel ne reposait pas sur des effets psychologiques, et pour cause : il arrivait à l'homme de se retrouver impuissant devant sa belle promise alors même qu'il ne savait pas qu'elle était *msafha* ; et de la même manière, il arrivait qu'une jeune femme soit impénétrable le soir des noces, alors même qu'elle ne savait pas qu'elle avait subi le *tasfih* dans son enfance. C'était donc bien magique... Que les acteurs du rituel apportent les preuves de son efficacité était une chose, qu'il faille que j'en donne mes appréciations et éventuellement des preuves scientifiques, en était une autre. Et si cette rencontre était vraisemblablement organisée dans l'optique louable d'une réflexion sur la prévention sexuelle, la manière d'aborder le rituel n'en demeurait pas moins déstabilisante. Dans les coulisses de l'intervention, les gens n'en démordaient pas : « Alors, maintenant qu'on est entre nous, vous pouvez nous le dire : ça marche ? »

La presse tunisoise accuse

Les articles de presse écrite tunisienne ayant fait suite à cette communication ont emboîté le pas aux interventions orales³³. Ainsi, dans *Le Quotidien* de janvier 2004, la journaliste Maryem Kada ouvre son article en écrivant : « Le *tasfih* est un rituel propre aux pays du Maghreb. Il consiste à rendre des jeunes filles “ inviolables ”. L'efficacité de cette méthode reste à prouver. » Après une restitution plus qu'approximative de mes propos, le papier conclut :

« À la fin de la conférence, c'est toujours l'efficacité de cette coutume qui reste invérifiée. D'un côté, les scientifiques plaident pour un vaginisme dû à un effet purement psychologique. D'un autre côté, les partisans de cette méthode confirment l'efficacité du *tasfih*. Plus d'une interrogation entoure ce sujet, d'autant plus qu'il semble provoquer l'impuissance des hommes en dépit du désir qui permet scientifiquement l'érection. » (Kada, 2004, p. 11).

Si cette journaliste a « omis » de me situer dans le débat, le quotidien *El Mousawar* me met tout simplement à la place qui lui convient : Sous le titre « Le *tasfih* des filles, entre le charlatanisme et la science », le journaliste parle de « pratiques naïves » qu'il associe à de la magie noire, et écrit que je considère les propos de mes interlocuteurs comme un « discours absurde » (Miled, 2004, p. 6). Un journaliste du journal *El Anouar* va plus loin, et titre son article « Une chercheuse affirme à *El Anouar* : le *tasfih* des filles... un rempart en papier ! » Il poursuit, en me faisant finalement dire ce que tout le monde voulait peut-être entendre : « Quelle est donc la vérité de cette croyance ? Sur

³² Le vaginisme est un terme médical qui désigne la contraction douloureuse des muscles du vagin, pouvant se produire lors d'un rapport sexuel.

³³ Le premier journal cité est une presse francophone. Les deux suivants sont des presses arabophones, et les propos ont donc été traduits.

ce phénomène, l'ethnologue est catégorique : ce ne sont que des mythes sans fondements scientifiques et qu'il faut attribuer à des phénomènes psychologiques. » (Sghaïer Berriche, 2004, p.4).

Outre le fait que ces propos étaient mensongers, ils m'ont mis dans une position fort délicate vis-à-vis des personnes que j'avais côtoyées sur le terrain. Certaines n'ont d'ailleurs pas manqué de me téléphoner à la sortie de ces journaux, bénéficiant en outre d'un grand lectorat. La confiance que mes interlocuteurs m'avaient accordée, le respect que j'avais manifesté vis-à-vis de leurs pratiques, ainsi que tous les efforts qu'ils avaient déployé pour me prouver l'efficacité du rituel se trouvaient ici entièrement remis en cause. Il faut croire cependant que ces derniers avaient déjà voulu anticiper une telle attaque lors de l'enquête, car s'il avait paru important de me démontrer l'efficacité de ce rite, il avait paru également important de ne pas occuper la place du « crédule »³⁴ en se défendant souvent de toute croyance personnelle. Citons l'exemple de cette femme *msafha*, institutrice dans le gouvernorat de Gafsa :

« J'ai refusé de faire subir le *tasfih* à ma fille, parce que, premièrement, je ne crois pas à ces choses-là, et deuxièmement, je n'ai pas eu envie qu'il y ait un problème le soir de ses noces... On sait jamais, des fois que celle qui lui aurait fait le *tasfih* soit décédée... Elle pourrait rester fermée. »

On voit bien les contradictions inhérentes à un même discours, et la volonté – ici compromise – de ne pas se montrer « pris »³⁵ par le rituel. C'est en général en citant le cas « des autres » que les personnes interrogées s'évertuaient à convaincre l'ethnographe novice que j'étais de l'efficacité du rituel. À la négation de la croyance personnelle, suivait souvent le cas de telle voisine ou cousine qui avait subi le *tasfih* et dont le mari était bel et bien resté impuissant le soir des noces.

Il avait également paru important que l'efficacité de ce rite paraisse validée par la science. Ainsi, certains interlocuteurs ont-ils eu recours à des arguments se parant à leurs yeux de la plus belle des scientificités. Plusieurs personnes interrogées ont tout d'abord cherché à se baser sur des sources écrites, tout particulièrement un quotidien tunisien, dans lequel serait paru un article évoquant le cas d'une jeune fille *msafha* que 7, 16, ou 22 hommes – selon les témoignages – auraient tenté de violer sans succès, se trouvant soudainement démunis de leur puissance sexuelle. S'il était manifeste que cet article n'avait jamais existé, il était intéressant d'observer par quel biais on tentait de me justifier l'efficacité du rituel. La preuve écrite devait incontestablement paraître plus scientifique et donc plus convaincante. Dans le même ordre d'idée, le recours aux médecins, considérés par mes interlocuteurs comme les représentants par excellence de la science, a été une autre manière surprenante de me prouver l'efficacité du *tasfih*. Ainsi, quelques jours avant mon départ de Gafsa, une rumeur selon laquelle une jeune fille *msafha* venait d'être violé et était malgré tout demeurée vierge m'a été rapportée par plusieurs personnes travaillant au planning familial. Ainsi, l'une d'elles me dit :

« Tu sais, dernièrement, je ne sais pas si tu as entendu parler de cette histoire, mais il y a eu une jeune fille *msafha* qui a été violée par 7 hommes... Non !... Par 10 plutôt... Et elle est restée vierge ! C'était ici, à Gafsa. Le médecin qui a examiné la jeune fille était français et il est resté bouche bée devant l'hymen intact malgré le viol. Alors il a dit : “ Expliquez-moi comment ça se fait ?!... J'avais entendu parler de ce *tasfih* avant, mais je n'y avais jamais cru... Mais maintenant j'y crois ! ” »

Ce médecin, à l'existence non attestée, était au même titre que l'article de journal, le témoin scientifique idéal de l'efficacité du rituel. Notons au passage que ce médecin était français : une caution scientifique supplémentaire ? Cette quête d'authentification par la science rejoint finalement celle de mon public tunisois.

³⁴ Voir Favret –Saada (1985).

³⁵ *Op. cit.*

Il est intéressant de voir comment la toile numérique et *Le guide tunisien du Mieux Vivre* vont faire écho aux différents discours sur le rituel du *tasfih* et son efficacité.

De fil en toile

Depuis 2005 environ, les forums de discussion sur le *tasfih* se multiplient. Sur un forum généraliste comme Yahoo, le rituel a fait l'objet du questionnement suivant³⁶:

« J'ai entendu parler que chez les filles musulmanes elles peuvent faire l'amour sans perdre leur verginité, et au mariage elles retrouvent leur verginité et l'hymen se déchire. Ma copine ma demandé ça. Pouvez vous m'éclairer un peu plus merci. » (Chahinez, 22 Décembre 2007 sur Yahoo). « En tant que musulmane, si j'avais su ça avant... non mais sérieux tu y crois à ces inepties ? Il y a bien un truc mais moi je n'y crois pas trop : apparemment on appelle ça "tasfih" c'est une sorte d'incision qu'on fait aux genoux de la fille avant qu'elle ait ses règles, et c'est fait par une personne bien précise. Et il paraît que c'est la même personne qui a fait ce truc qui doit le défaire, sinon, la fille elle ne perdra jamais sa virginité même si elle se fait baiser 24/24 ! mais bon, les anciens y croient mais pas moi !! en tout cas, c'est un truc très très ancien et j'en ai entendu parler tout à fait par hasard par une vieille femme. A savoir si c'est vrai, tout ce que je sais c'est que ça ne se pratique plus depuis des lustres. De toute façon dis à ta copine de se réveiller, si elle n'a pas envie de perdre sa virginité qu'elle se tienne les cuisses fermées ! ou bien elle se fait sodomiser ou encore il y a le recours à la chirurgie pour reconstruire son hymen si vraiment elle ne peut résister à ton charme ! » (Mortelle, 22 Décembre 2007 sur Yahoo).

Même de ne rien connaître au rituel et de ne pas y croire, Mortelle en dit long sur la question... Les réponses qui suivent celle de Mortelle ont plutôt l'air de venir d'occidentaux ignorants de cette pratique et n'apportent pas d'éléments intéressants pour notre étude. En revanche, si on restreint la recherche à des sites musulmans et/ou maghrébins, on peut suivre de longues discussions sur le sujet. Y sont débattus des aspects techniques du rituel (qui le fait ? que se passe-t-il si la personne qui a officié dans la première phase décède ?), des aspects religieux (le *tasfih* n'est-il pas contraire au Coran qui interdit la sorcellerie ?), mais la question centrale reste l'efficacité de l'acte. J'ai sélectionné pour exemple, des extraits de deux sites internet Tunisiens qui m'ont paru représentatifs : « Mac 125, portail des jeunes Tunisiens » et « Marhba, le portail de la Tunisie ».

Sur Mac 125, la discussion débute suite à l'annonce faite dans la presse de la communication organisée par l'ONFP :

« Je viens de lire ce qui suit : L'Office national de la Famille et de la Population organise la troisième rencontre du cercle de la Santé de la reproduction portant sur : "le Tasfih : réalité et croyances"... c'est quoi ce tasfih ? » (Sorg, 07 Janvier 2004 sur Mac 125).

La question ainsi lancée ne laisse pas indifférents les internautes qui s'essaient à diverses définitions. En voici un exemple :

« Eh bien le tasfih mes chers amis, d'après des infos non écrites mais transmises de bouches à oreilles de "connaisseuses" ;³⁷ , c'est un acte qui prétend à éviter la defloration de la fille malgré la pénétration, en causant un soit disant étranglement (réel ou virtuel ??) dans une partie du vagin, aussi farfelu et illogique que ça puisse sembler. Semi-medical , semimagique :) » (Skameleon, 07 Janvier 2004 sur Mac 125).

Sur le site de Marhba, la définition se pare d'éléments quelque peu étonnants :

³⁶ Tant que le texte reste lisible, je le rapporte tel qu'il a été écrit par l'internaute. Les termes en dialecte tunisien sont traduits en note. L'avatar de l'internaute, la date à laquelle a été posté le message, et le forum de discussion concerné sont mis entre parenthèse, à la fin de la citation.

³⁷ Dans le langage numérique, ce symbole représente un visage souriant clignant d'un œil.

« Le tasfih, pour nos amis accidentaux, consiste "en gros" en le fait de trancher avec un rasoir une veine située à l'intérieur du genou gauche d'une fille "9,10,11ans", d'écrire des conneries sur un petit papier blanc, de le donner à la fille pour qu'elle le mâche et le recrache avant de le glisser dans une datte pour au final le redonner à la même fille pour qu'elle mange le tout. Tout ça pour faire en sorte que son hymen devienne un organe aussi dur que de la pierre afin de ne la voir être dépuclée par aucun homme, même pas par un manche à balai, sauf à la demande de la mère des années plus tard lorsqu'il est question de mariage. » (Nécrophile, 06 Avril 2006 sur Marhba).

Ces descriptions que font les internautes sont on ne peut plus personnelles. Mais en faisant mention d'une protection de l'hymen envers et contre toute pénétration, elles rejoignent – comme beaucoup d'autres sur les forums – celles recueillies sur le terrain en un point fondamental : celui de l'usage social du *tasfih*. Les deux passages cités donnent en outre un bon aperçu du ton ambigu sur lequel le rituel est généralement abordé sur les forums internet : le savoir sur le *tasfih*, certes approximatif, est bien présent, mais il se veut exposé avec une certaine méprise et distanciation.

Un mélange de sentiments qui est très manifeste dès lors qu'il s'agit de l'efficacité de la pratique. Cet aspect suscite débat, et c'est là où les expressions se font les plus nombreuses :

« Je me demande bien si ce n'est pas psychologique. Tout le monde sait que la femme, si elle fait un blocage sexuel, elle peut empêcher la pénétration lors d'un rapport, et le plus souvent elle le fait inconsciemment. donc je me demande bien si ces trucs de tasfih ne serait pas du même ressort. C'est à dire la fille se croit masdouda yekhi itsidd'ha involontairement ³⁸!!!!!! » (Le prophète, 08 Janvier 2004 sur Mac 125). « Moi aussi je crois que c'est ce blocage psy qui est dû à la réussite de certains cas !... Pour la petite histoire je connais un mec qui a essayé avec une fille msafha et qui a pas pu la pénétrer (et non c pas moi :lol:³⁹) et franchement j'y crois pas du tout à ces histoires. Je suis on ne peut plus cartésien donc je crois que c'est dû au vaginisme (impossibilité de pénétration d'origine psychogène généralement) car ces filles là sont assez svt issus de milieux pas très cultivés on va dire » (Sfexi, 09 Janvier 2004 sur Mac 125).

Ces propos sur le « blocage sexuel » féminin sont à priori des discours d'hommes – tout du moins cela en a-t-il les apparences. Des voix masculines qui ont été rares sur le terrain, tant le *tasfih* est décrit comme un domaine féminin. Tout au plus a-t-il été possible d'entendre quelque vantardise à la manière de cet internaute « XXL » : « G eu quand j'étais étudiant une petite amie de Sfax qui était m'saffha... euh je peux vous dire que ce n'était pas très efficace. » (XXL, 27 Mai 2005 sur Mac 125). Sur les forums, les témoignages masculins ont l'air d'être nombreux, et traduisent une réelle préoccupation autour du *tasfih* et de son efficacité :

« Personnellement j'ai toujours été curieux en souhaitant faire la connaissance d'une demoiselle msaffha histoire d'en avoir le cœur net et surtout la preuve charnelle. Tous ceux qui m'en avaient parlé l'avaient tous décrite de la même façon, en disant : "moi non plus j'y croyais pas avant, mais j'ai couché avec une fille msafha tu sais, ou du moins j'ai essayé, et c'est comme taper avec son organe dans un mur tellement c'est dur, et je n'ai d'ailleurs pas réussi à pénétrer complètement, et depuis, j'y crois et comment." Ma question s'était donc vue posée à trois gynécologues histoire de savoir ce que eux, "les professionnels et instruits" en pensaient. Les deux premiers m'avaient tout de suite dit que ce n'étaient que des conneries tout en admettant qu'aucun d'eux n'avait jamais eu droit à ça sexuellement parlant. Quant au troisième, il m'avait expliqué qu'en essayant de s'informer sur la question en détail, il avait découvert que la veine tranchée dont

³⁸ Traduction : La fille se croit bouchée, et donc ça la bouche involontairement.

³⁹ L'abréviation numérique « lol » désigne l'expression anglaise « laughing out loud » soit « rire à gorge déployée ».

il était question⁴⁰ était justement la veine qui permettait au sang "d'irriguer" l'hymen, et qu'en étant dépourvu de sang, cet organe devenait forcément aussi dur que de la pierre. Mais ce qu'il n'avait pas réussi à découvrir s'était comment, au retour de la fille, on faisait pour permettre au sang d'affluer vers l'hymen à nouveau. » (Nécrophile, 06 Avril 2006 sur Marhba).

Le lien établi entre le genou et l'hymen ne peut manquer de nous renvoyer de manière totalement inattendue au symbolisme corporel évoqué en première partie d'article. Le genou se trouve ici directement relié au sexe féminin, et plus particulièrement à l'hymen, par le biais d'une veine qui en contrôle l'irrigation et donc la souplesse. Si cette explication de l'efficacité de l'acte rituel ne remporte pas l'unanimité des internautes, elle suscite néanmoins discussion :

« L'histoire de la veine sectionnée qui irrigue l'hymen ne peut pas tenir debout : de un, la membrane de l'hymen va durcir au début mais elle va se désquamer après, dégénérer, et surtout on ne peut pas régénérer une veine coupe depuis des années. Si c'était faisable pas mal de problèmes médicaux seront résolus facilement. La seule explication que j'ai trouvée plausible parmi de nombreuses c'était une que m'a fourni un médecin légiste : d'après lui, ça n'existe pas mais il suffit que tu dis à un homme qu'une fille est *msafha* et qu'il pourra pas la pénétrer, psychologiquement il aura ça en tête et il pourra pas le faire ! problème d'érection ou de libido...je trouve que c'est plausible. » (3elissa, 07 Avril 2006 sur Marhba). « Je veux rectifier quelque chose, l'hymen ne contient pas de tissu sanguin et le sang qui coule au moment où la fille est dépucelée, est à cause de l'irritation vaginale puisque elle n'est pas habituée à la pénétration. (Ferdaous, 07 Avril 2006 sur Marhba).

À travers une description corporelle reposant sur une conception spécifique de l'hymen, du vagin, et de la circulation du sang, à travers l'utilisation d'un vocabulaire médical ou le recours à des avis médicaux, la recherche d'une explication scientifique est omniprésente. La rationalité est recherchée dans un effet physiologique ou psychique du rituel. Certains internautes conçoivent cependant l'efficacité du rituel comme la conséquence de la seule magie :

« Le *tasfih*, bhein ça existe malheureusement et c'est de la pure sorcellerie, ya pas d'explication scientifique à ça. Personnellement je suis contre ces pratiques parce que c'est *hram*⁴¹ religieusement puisque c'est de la sorcellerie, et parce que ça cause des situations trop embarrassantes..... » (Ferdaous, 07 Avril 2006 sur Marhba). « Ya aucune explication scientifique de la pure sorcellerie et rien d'autre, qui est utilisée dans un seul but : protéger la fille contre la perte de la verginité. Autre chose : la pénétration se fait mais la fille ne perd pas sa verginité, et donc ça n'a rien à voir avec la psychologie, car le mec ne comprend même pas comment il est entrain de pénétrer une fille *msafha*. Mes cousines sont passées par là et leurs maris ne le savaient pas : on va pas leur dire le jour de la *khotba*⁴² tiens, pour toi, une *msafha* est garantie. Et une de ces cousines justement, part malheureuse, on a pas pu lui enlever l'état *tasfi*⁴³ : elle a été pénétrée mais pas déviergée. » (Discrete, 07 Avril 2006 sur Marhba).

Les opinions sur l'efficacité du rituel sont donc mitigées et l'on retrouve finalement les deux positions précédemment identifiées. Pour certains, point ne semble y avoir à débattre : « Vraiment très désolé pour les gens qui croient au "*tasfih*" c'est vraiment malheureux. Réveillez-vous bon sang on est en 2005 au 21^{ème} siècle et on se demande pourquoi on est décrit des "tiers monde" » (Cat, 27 Mai 2005 sur Mac 125). Le lien établi entre le rituel et un certain degré

⁴⁰ Il s'agit ici du même internaute ayant décrit le rituel comme s'opérant par le biais d'une veine tranchée au niveau du genou.

⁴¹ Traduction : c'est honteux, c'est un péché. En se référant au Coran, certaines personnes décrivent le *tasfih* comme un acte prohibé car relevant de la magie. Pour contourner l'interdit coranique et donner des apparences licites au *tasfih*, certaines opératrices y intègrent des références religieuses, tels une orientation vers la Mecque ou une invocation « au nom de Dieu » (*Bismallah*).

⁴² Traduction : demande de la main de la jeune fille par la famille du prétendant.

⁴³ Traduction : le *tasfih*.

d'archaïsme se traduit pour quelques internautes par un désir d'action politique ou médiatique, qui éradiquerait le *tasfih* :

« Je crois que le gouvernement devrait assumer ses responsabilités et lutter activement contre ce genre de traditions inhumaines » (Narcisse, 29 Mai 2005 sur Mac 125). « Je vous préconise de dénoncer ce genre de pratique médiatiquement. J'ai tjrs pensé ke la tunisie été une reference pour les droits de femmes mais apparemment c est pas encoré gagner. Je pense ke chak1 dans ça position de frere, de cozi, d ami, ou de voisin, doit essayer déradiquer cette pratique médiocre et effacé cette idée a la *** » (Dinvert1st, 08 Avril 2006 sur Marhba).

D'autres paraissent plus modérés et visent plutôt la prévention, par le biais de « tournées des foyers universitaires » :

« Ma mère travaille dans un planning familial et ils ont eu énormément de cas de filles qui venaient les voir. Lorsqu'on leur dit qu'elles sont enceinte, elles disent que c'est impossible car elles sont « msafhin » !!! Les filles croient que c'est un moyen de contraception. Comme elle croient qu'elle vont rester vierges et ben elles y vont. C'est vraiment pathétique que des gens croient à ce genre de pratique. On m'a dit que des tournées des foyers universitaires dans les facultés ont été organisées pour expliquer aux filles que c'est du n'importe quoi. J'esper ki yora plu personne pour croire à celà. » (Angiem, 23 Septembre 2009 sur Marhba).

Ces courts extraits de dialogues numériques ont l'intérêt d'offrir des propos plus directs sur le *tasfih* que sur le terrain. L'usage du rituel est ainsi annoncé d'emblée, et cela suscite grand débat. Un débat mené surtout par des hommes, qui finalement se trouvent autant concernés par le rituel que les jeunes femmes. Toutefois, même si les forums internet permettent un grand anonymat, on remarque que les témoignages personnels sont quasi inexistants, et que le recours à l'expérience d'un ami ou d'un cousin potentiel reste la manière la plus courue d'aborder la question. Enfin, compte tenu de la modernité du langage utilisé, on peut émettre l'hypothèse raisonnable que ce sont surtout des jeunes qui sont engagés dans ces discussions, ce qui renforce l'image d'un intérêt contemporain pour cette pratique. Les propos qui suivent usent d'ailleurs d'un langage fort moderne pour en faire description.

Mieux vivre avec le tasfih

En Avril 2008, sort le premier numéro de *Livret Santé. Le Guide tunisien du Mieux Vivre*. La rubrique « Psycho/Libido » consacre un petit article au *tasfih*, intitulé « Entre médecine et sorcellerie, le rite du *Tasfih*. Une pratique ancestrale pour verrouiller la virginité ». L'entrée en matière se veut plutôt ludique : « Quel est le point commun entre une jeune fille et un téléphone portable ? C'est que la jeune fille peut également être verrouillée... Cela ne s'affiche pas à l'écran mais dans ses parties les plus intimes par un rite magico sexuel nommé *tasfih* [...] Le *tasfih* a pour fonction de contracter le vagin afin qu'aucun OVNI ne s'avise de déflorer l'hymen. » (Salem, 2008, p. 31). Le vaginisme, amplement évoqué auparavant, se trouve ici directement intégré à la description initiale du rituel. Très vite, la question « essentielle » est posée : « Croire ou ne pas croire ? La querelle de clocher se joue entre les scientifiques qui plaident pour le vaginisme, et les adeptes des rites magiques qui soutiennent la thèse de la jeune fille transformée en mur ! » (*op. cit.*) L'article apporte sa réponse en faisant appel à un « thérapeute systémicien et praticien de la relation d'aide ». On suppose que les propos qui suivent sont de lui, même si cela n'est pas clairement mentionné dans l'article :

« On assiste à deux cas : soit la jeune fille annonce à son partenaire qu'elle est « cadénassée ». Si celui-ci appartient à une culture maghrébine, il présentera un terrain propice aux croyances et aux rites et il développera par ricochet une sorte de blocage qui peut être conjoncturel ou qui durera dans le temps. La question qui se pose est : un suédois réagirait-il de la même manière à la phrase " je suis cadénassée " ? Si la jeune fille ne l'annonce pas à son

partenaire, cela ne l'empêchera pas de développer des contractions involontaires qui bloqueront ses dispositions d'accueil et, là aussi, le partenaire se trouvera en difficulté. » (Propos supposés de Sami Mahfoudh Melliti, cité par Salem, 2008, p. 32).

Sous le titre « démystifier, c'est gagné ! », le magazine conclut : « Ce qui donne de la force à ce rite c'est la foi que les gens ont développée vis-à-vis de cet acte. Démystifier cette croyance c'est la déposséder de sa force magique et la soumettre à la loi du rationnel. » (*op. cit.*) Ainsi le *tasfiḥ*, soumis encore une fois à un discours se voulant scientifique, vidé de son efficacité magique supposée, se trouve déconnecté de tout questionnement quant à son utilisation et son utilité sociale. Pourquoi ce besoin de « réhabilitation scientifique » est-il si omniprésent ? Des discours plus politiques allaient m'en donner ouvertement la clef.

En quête d'une modernité

Malgré les critiques vis-à-vis de mon positionnement sur le rituel, je reçus un prix suite à la publication de l'étude : *Le tasfiḥ en Tunisie. Un rituel de protection de la virginité féminine*. Nous étions plusieurs femmes, travaillant dans des domaines différents, à recevoir ce prix visant à promouvoir les chercheuses tunisiennes. C'est « en quelque sorte un hommage rendu aux potentialités créatrices de la femme qui, grâce au climat démocratique dont elle bénéficie, joue un rôle avant-gardiste dans la promotion du processus économique et social du pays » (Latrech, 2005, p. 5). Pour chaque travail primé, un membre du jury expliquait les raisons de l'attribution du prix. Pour moi, une des raisons était sans appel : je menais un combat pour la suppression de cette pratique archaïque. Ce n'était pas la première fois que j'entendais ce type de discours au sujet du rituel, et on l'a d'ailleurs retrouvé dans les forums internet, mais il était ici officiel et politique. Ce discours qui se voulait émancipateur, n'a aucunement évoqué le lien entre l'existence du rituel et le vécu sexuel des femmes. Le rituel a ainsi été présenté comme archaïque, mais ce qui justifiait finalement le fait qu'on y ait recours ne l'a nullement été. C'est dire que l'on veut bien libérer la femme, mais dans la limite des convenances et du dicible. Ces discours aux allures libératrices se sont donc plutôt montrés empreints de conservatisme.

En m'attribuant ce prix, on m'attribuait une place : une chercheuse féministe qui dément des rites populaires inefficaces. Toute autre place paraissait incompatible avec une Tunisie moderne et progressiste, prônant la liberté de la femme. La journaliste radio voulant m'interroger sur ce prix a assis cette vision avec force : arguant du fait que cela ne « passerait pas » sur les ondes, elle refusa que je parle de *tasfiḥ* ou de virginité. Je fus invitée à dire que j'avais reçu un prix pour avoir étudié les « traditions » tunisiennes en général, en ne nommant pas le *tasfiḥ*, et en ne l'accolant surtout pas aux termes de « Tunisie contemporaine ». Je n'ai finalement pas fait cette interview, tant cela revenait à accepter de rentrer dans un jeu équivoque, et nier tout l'intérêt d'une approche anthropologique du rituel.

Malgré ce qui avait été pour moi un vœu cher, il a donc été malheureusement difficile de faire entendre cette approche. En faisant un historique du développement des disciplines sociologiques et ethnologiques en Tunisie, l'anthropologue tunisien Adel Selmi évoque très justement les sources de cette difficulté :

« Le positivisme objectiviste, qui a une perception dualiste des phénomènes opposant tradition/progrès, continuité/modernité, sous-développement/développement s'est imposé après l'Indépendance [...] Cette vision dichotomique a exclu la "tradition" ainsi que l'approche anthropologique qui étudie l'homme dans sa globalité et oblige le chercheur à mettre en question ses propres catégories et à s'ouvrir au raisonnement des autres. » (2001, p. 54)⁴⁴.

⁴⁴ Voir également à ce propos la réflexion plus ancienne de Ferchiou (1976).

La tradition, considérée ici par un pays revendiquant haut et fort sa modernité, est un rebus du passé dont on ne conçoit pas qu'il puisse avoir un sens dans le temps présent. Dans ce cadre, il est préférable que le rituel reste confiné dans le passé ou porte sur une classe sociale populaire et rurale⁴⁵, et ne soit étudié que dans l'optique d'un archaïsme à abolir. Que la dichotomie s'opère entre le passé et le présent ou entre le rural et l'urbain, le résultat est le même : c'est la dichotomie archaïsme/progrès – modernité qui est ici en jeu.

En guise de conclusion...

Le retour réflexif sur le terrain initial et sur les réactions qu'il a suscitées a permis de rendre compte d'une profusion de discours sur le *tasfiḥ* et la virginité. Il a témoigné d'une réalité sociale complexe et nuancée, et de profondes contradictions animant la Tunisie contemporaine.

Restituer le rite dans sa logique pratique et retracer la construction sociale de son efficacité s'est montré instructif sur les manières de faire et de dire les sexualités. La norme virginal, qui se cristallise sur la conservation matérielle d'une membrane et non sur l'absence de relations sexuelles, fait tant l'objet d'une adhésion que d'un contournement. En ce sens, le *tasfiḥ* représente un mode de transgression soutenu par un remarquable système de protection. Ainsi a-t-on observé plusieurs gradations dans les effets du rituel : un homme impuissant, et un acte sexuel impossible ; un homme puissant mais une jeune femme impénétrable ; un homme puissant, une jeune femme pénétrable, mais un hymen invulnérable. Dans tous les cas, les valeurs clefs qui régissent les bases de l'identité féminine et masculine sont préservées. En effet, l'homme manquant de virilité sexuelle le soir des noces peut invoquer, et cela s'est vu maintes fois, le fait que sa jeune épouse a dû subir le *tasfiḥ* et qu'on a dû oublier de la rouvrir pour la consommation du mariage. Sa défaillance ne lui est pas imputée, et le répit lui est accordé, le temps de procéder à l'ouverture de sa promesse, à la fermeture parfois toute relative. Quant à la femme, si le sang virginal nuptial n'est pas au rendez-vous, elle peut également avoir recours à l'alibi du *tasfiḥ* qu'elle a subi dans son enfance et qui l'a empêché d'avoir toute relation sexuelle. Il convient alors d'expliquer l'absence de sang par une action forte du rituel, qui a durci l'hymen au point qu'il soit devenu indestructible, même sous l'effet d'une quelconque formule d'ouverture. Dans ce cas, certains interlocuteurs évoquent la nécessité d'une opération sous anesthésie, où l'ouverture, faite par le biais d'une incision de l'hymen, sera entre les mains d'un médecin⁴⁶. La jeune femme « déflorée » par un instrument médical, en-dehors des yeux de son époux, pourra réintégrer sereinement le lit conjugal. Ainsi le *tasfiḥ* repose-t-il sur un échafaudage judicieux de protections, dont on peut souligner l'éminente infaillibilité. Il fait en cela partie d'un système plus large de transgression des normes et de préservation des valeurs clefs sexuées, qu'elles se fassent par le biais de simulacres de virginité (hyménorrhaphie par exemple) ou par le biais de justifications à l'impuissance masculine ou à l'absence de sang virginal : pour l'homme, cela peut être un *r'bat* effectué par une personne malveillante ; pour la femme, un hymen perdu⁴⁷ ou un sang devenu blanc⁴⁸.

⁴⁵ La présence du rituel en milieu urbain, y compris dans la capitale auprès de personnes « instruites » a beaucoup de mal à être admise.

⁴⁶ Comme me l'a suggéré Claude Lefébure, cela n'est pas sans rappeler, dans une version moderne, la description que fait Emile Laoust de la « défloration artificielle » : « Elle consiste à perforer l'hymen avec une pièce d'or assez fine et tranchante. La femme ainsi opérée est dite *safha* [...]. On la pratique surtout quand le vagin est obstrué par une membrane cartilagineuse et que de ce fait les rapports entre les époux sont difficiles. » (1993, p. 193-194). Le terme *safha*, très proche de *msafha*, laisse entrevoir une relation possible.

⁴⁷ Dans les conceptions recueillies, un hymen peut se déchirer suite à une pratique sportive intense ou à une forte contrariété. Il peut également être totalement inexistant si la jeune fille est née un vendredi saint.

⁴⁸ Le sang d'une jeune fille paraît pouvoir blanchir, notamment sous l'action d'une trop grande ingestion de citronnade.

Bien que le *tasfih* permette de contourner un système social quelque peu contraignant en sauvant l'honneur des deux époux, et en donnant dans une certaine mesure une liberté sexuelle et une liberté de mouvement aux jeunes filles, il est paradoxalement perçu comme une tradition conservatrice et archaïque. Un paradoxe qui n'en est pas vraiment un, tant la relation aux traditions et à la modernité paraît être questionnée : Que fait-on de nos traditions ? Elles sont pratiquées, mais on ose à peine en parler, et quand on daigne en parler, on en parle en termes d'efficacité, et de préférence prouvée scientifiquement. Que les personnes côtoyées soient impliquées dans le rituel ou qu'elles y soient à priori extérieures, leur préoccupation reste la même : « Est-ce que ça marche ? » Si la réponse à ce questionnement diffère selon que l'on plaide en faveur d'une efficacité magique ou d'une efficacité psychologique, il en ressort une difficulté à se positionner vis à vis de cette pratique et à envisager le rituel avec du recul. Dans les discours médicaux, journalistiques et politiques produits à la réception de l'étude, le vécu de l'intime a été nié au profit de l'image d'un pays moderne. Le *tasfih* a été déconnecté des valeurs sociales conditionnant son existence. Ainsi la norme virginale a-t-elle été passée sous silence et le vaginisme n'a été à aucun moment lié à un contexte culturel valorisant dès l'enfance la retenue sexuelle. Ce silence n'est pas anodin. Car s'il paraît facile de montrer du doigt un rituel profane, il en va autrement des valeurs liées à la religion, d'autant plus quand le discours se fait sur le registre officiel du politique. La modernité est ainsi revendiquée en-dehors d'une réflexion sur le religieux, de ce qu'il prescrit d'un point de vue culturel, et de la manière dont cette exigence est gérée socialement.

Placer la réflexion sur un autre plan que celui de la conservation ou de l'éradication du rituel, considérer que « la tradition exhibe un morceau de passé taillé aux mesures du présent » (Lenclud, 1994, p. 34), permet sans doute de dépasser des dichotomies et positions idéologiques quelque peu stériles. Donner sa place au *tasfih* comme une pratique sociale signifiante, l'étudier sans complexe dans sa manière d'exister au mode présent, paraît être une base salvatrice pour mener une réflexion sur la Tunisie contemporaine.

Bibliographie

- BASSET Henri, 1922, « Les rites du travail de la laine à Rabat », *Hespéris*, n° 2, p. 139-160.
- BELGUEDJ Mohamed Salah, 1966, *La médecine traditionnelle dans le Constantinois*, Strasbourg, Faculté des lettres et des sciences humaines.
- BEN DRIDI Ibtissem, 2004, *Le tasfih en Tunisie. Un rituel de protection de la virginité féminine*, Préface de Michèle Cros, Paris, L'Harmattan, Coll. « Histoire et Perspectives Méditerranéennes ».
- BEN MILED Emna, 1988, « La coutume du "Tass-fih" employée en milieu rural pour protéger la virginité des jeunes filles », *Actes des III^è journées enfant-famille-environnement*, Tunis, octobre 1985, p. 143-146.
- BOURDIEU Pierre, 1972, *Esquisse d'une théorie de la pratique, précédée de trois études d'ethnologie Kabyle*, Genève, Droz.
- BOURDIEU Pierre, 1980, *Le sens pratique*, Paris, Les éditions de minuit.
- CHEBEL Malek, 1995 [1988], *L'esprit de sérail. Mythes et pratiques sexuels au Maghreb*, Paris, Payot.
- CHEBEL Malek, 1995, *Dictionnaire des symboles musulmans. Rites, mystique et civilisation*, Paris, Albin Michel.
- CHIPPAUX Claude, 2002 [1990], « Des mutilations, déformations, tatouages rituels et intentionnels chez l'homme », in Poirier Jean (dir.), *Encyclopédie de la Pléiade. Histoire des mœurs*, Tome I, Paris, Folio, 2002 [1990], p.483-600.
- COHEN Marcel, 1928, « Genou, famille, force, dans le domaine chamito-sémitique », in *Mémorial Henri Basset*, Paris, Publications de l'Institut des Hautes Etudes Marocaines, 1928, p. 203-210.
- DOUTTE Edmond, 1994 [1908], *Magie et religion dans l'Afrique du Nord*, Paris, Maisonneuve.
- DUBOULOZ-LAFFIN M-L, 1946, *Le Bou Mergoud, folklore tunisien, croyances et coutumes de Sfax et sa région*, Paris, Maisonneuve.

- FAVRET-SAADA Jeanne, 1985 [1977], *Les mots, la mort, les sorts*, Paris, Gallimard.
- FERCHIOU Sophie, 1976, « Problèmes et perspectives de la recherche ethnologique en Tunisie », *Cahier des Arts et Traditions Populaires*, n° 5, p. 69-74.
- FERHATI Barkahoum, 2007, « Les clôtures symboliques des Algériennes : la virginité ou l'honneur social en question », *Clio*, n° 26, p. 169-180.
- GALAND-PERNET Paulette, 1970, « “ Genou ” et “ Force ” en berbère » in *Mélanges Marcel Cohen*, Paris, Mouton, 1970, p. 254-262.
- GOBERT Ernest-Gustave, 1924, « Notes sur les tatouages des indigènes tunisiens », *L'Anthropologie*, Tome 34, p. 54-90.
- HARZALLAH-SKHIRI Fathia, 1992, « L'amour au féminin » in BINOUS Jamila *et al*, *Tunisiennes en devenir. Tome 1 : comment les femmes vivent*, Tunis, Afturd, Cérès, 1992, p. 63-91.
- KADA Maryem, 2004, « Au nom de la virginité... », *Le Quotidien*, n° 855, 9 janvier, p. 11.
- KHAZNAGI Mohamed Adel, 1977, « Rites magico-sexuels : le R'bat et le tasfih », *Cahiers des Arts et Traditions Populaires*, n° 6, p. 75-81.
- LABIDI Lilia, 1989, *Çabra Hachma. Sexualité et tradition*, Tunis, Dar Annawras.
- LAOUST Emile, 1993 (édition posthume établie par Claude Lefébure), *Noces berbères. Les cérémonies du mariage au Maroc*, Paris, Édisud/La Boîte à Documents.
- LATRECH Adel, 2005, « La création et la recherche, vecteurs de la promotion de la femme », *La Presse de Tunisie*, n° 22.370, 16 mars, p. 7.
- LEFEBURE Claude, 1978, « Linguistique et technologie culturelle : l'exemple du métier à tisser vertical berbère », *Techniques et Cultures*, n° 3, p. 84-148.
- LENCLUD Gérard, 1987, « La tradition n'est plus ce qu'elle était... », *Terrain*, n°9, p. 110-123.
- LENCLUD Gérard, 1994, « Qu'est-ce que la tradition », in DETIENNE Marcel, *Transcrire les mythologiques. Tradition, écriture, historicité*, Paris, Albin Michel, 1994, p. 25-44.
- MAC 125. Portail des jeunes tunisiens, (22/02/2010), [<http://www.mac125.com>].
- MARÇAIS William et GUIGA Abderrahman, 1925, *Textes arabes de Takrouna*, Paris, Ernest Leroux.
- MARÇAIS William et JELLOULI Farès, 1933, « Trois textes arabes d' El-Hâmma de Gabès » *Journal Asiatique*, n° 2, p. 1-88.
- MARHBA. Le Portail de la Tunisie, (22/02/2010), [<http://www.marhba.com>].
- MILED M., 2004, « Le tasfih des filles entre le charlatanisme et la science », *El Moussawar*, n° 842, 12 janvier, p. 6.
- MOULIERAS Auguste, 1899, *Le Maroc inconnu. Tome 2 : Exploration des Djebala*, Paris, Augustin Challamel.
- MOUSSA Fatima *et al*, 2009, « Du tabou de la virginité au mythe de « l'inviolabilité ». Le rite du r'bit chez la fillette dans l'est algérien », *Dialogue*, n° 185, p. 91-102.
- NAAMANE GUESSOUS Soumaya, 1992, *Au-delà de toute pudeur. La sexualité féminine au Maroc*, Casablanca, Eddif.
- SALEM Walid, 2008, « Entre médecine et sorcellerie, le rite du tasfih. Une pratique ancestrale pour verrouiller la virginité », *Livret Santé. Le Guide tunisien du Mieux Vivre*, n° 1, avril, p. 30-34.
- SEBILLOT Paul, 1894, *Légendes et curiosités des métiers*, Paris, Flammarion.
- SELMi Adel, 2001, « L'émergence d'un champ scientifique. L'ethnosociologie et la sociologie en Tunisie (1881-1970) », *Gradhiva*, n° 29, p. 43-57.
- SGHAÏER BERRICH Mohamed, 2004, « Une chercheuse affirme à El Anouar : Le tasfih des filles... un rempart en papier ! », *El Anouar*, n° 1161, 10 janvier, p. 4.
- SKHIRI Fathia, 1977, « Le mariage au Sahel, le rite du tasfih (I) », *Cahiers des Arts et Traditions Populaires*, n° 6, p. 53-73.
- SKHIRI Fathia, 1990, « Le mariage au Sahel, le rite du tasfih (II) », *Cahiers des Arts et Traditions Populaires*, n° 10, p. 105-117.
- WESTERMARCK Edward, 1921[1914], *Les cérémonies du mariage au Maroc*, Paris, Ernest Leroux.
- YAHOO ! Questions Réponses, (22/02/2010), [<http://fr.answers.yahoo.com>].